PC
2700
D38G5

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01718765 9

6/4

MÉNAGIANA DU XX^e SIÈCLE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

MÉNAGIANA DU XX^{E} SIÈCLE

I. Comment on trouve le contaminant d'un mot contaminé, tous deux étant entre eux sans rapport sémantique.

II. Comment on trouve l'étymologie populaire destructrice d'un mot et sans rapport sémantique avec celui-ci.

III. Comment on réfute les étymologies qui impliquent un rapport sémantique.

PAR

J. Jules GILLIÉRON

1848
26.10

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)

1922

Tous droits réservés.

PC
2700
D38G5

MÉNAGIANA DU XX[e] SIÈCLE[1]

I. Comment on trouve le contaminant d'un mot contaminé, tous deux étant entre eux sans rapport sémantique.

Le français littéraire cesse de plus en plus d'être un terrain favorable aux étymologistes d'imagination.

On lui a découvert une histoire, et cette histoire vient souvent contrecarrer les étymologies les plus spirituelles, les plus ingénieuses.

Un auteur modeste et anonyme avait-il trouvé à *cordonnier* (C. p. 5) l'origine de *donneur de cors* (*aux pieds*) — le suffixe *ier* s'employant concurremment avec le suffixe *eur* pour désigner l'homme de métier (*épicier* : *laboureur* ; donc *donnier* : *donneur*) — qu'aussitôt voilà l'histoire qui découvre un *cordouan* « cuir de Cordoue », l'existence d'une ville en Espagne qui s'appelle *Cordoue* et où l'on fabriquait du *cordouan*. Aussitôt l'étymologie spirituelle

1. « Selten wird man bei ihm eine Bibliographie finden (höchstens eine solche der ihm entgegnenden Kritiker). » — Literaturbl. f. germ. und rom. Phil., 1920, p. 384.

Abréviations : C. = Revue de phil. fr., 1922.
D. = *Dauzat*, Essais de géogr. ling., 1922. Champion.
A. D. = *Dauzat*, La géogr. ling., Flammarion.

de *donneur de cors* doit céder le pas au prosaïque *travailleur de cordouan*.

Il semblerait que les beaux jours de l'étymologie spirituelle fussent passés.

Fort heureusement, elle a trouvé, tout dernièrement, un nouveau champ où elle peut maintenant faire valoir de nouveau ses droits, où il est possible de « manier l'hypothèse » (A. D. p. 24) en toute liberté, « de mettre en jeu l'esprit de finesse » (A.D. p. 24), « d'aller à la découverte » (A. D. p. 24)... sans même chercher toujours à se montrer aussi spirituel qu'autrefois.

Parlez-moi des jargons, des argots et des patois ! Ceux-là n'ont point d'histoire qui puisse gêner les ébats étymologiques. Pas de responsabilité envers qui que ce soit ! Pas de « garde-fou » (A. D. p. 43) ! Pas de compte à rendre ! Et d'ailleurs — entre nous — qui nous lit ? Pas même ceux qui, par nécessité de métier, doivent rendre compte de nos explorations dans quelque revue ou journal !

La méthode suivie dans cette science nouvelle est d'ailleurs aisée, et son maniement est à la portée des enfants, ainsi que vous allez le voir. Est-ce celle que suivait Ménage ? Je ne saurais le dire, n'ayant jamais lu son livre dont je parle par ouï-dire. Mais elle aboutit à des résultats qui — ingéniosité mise à part — ne le cèdent en rien à celui auquel aboutit l'étymologiste anonyme du mot *cordonnier*.

Voici comment il y a lieu d'opérer :

— On dit, paraît-il, dans un certain monde (jargon) *fluchsia* pour *fuchsia*. Il s'agit de savoir comment *fuchs* (phon. *fuks*) est devenu *fluchs* (phon. *fluks*). Rien de plus facile : consultez votre dictionnaire !

— Lequel ?

= Le dictionnaire français, naturellement, et non celui du jargon. Quels sont les mots qui commencent par *fuchs* ?

— Il y a *fuchsia* « plante ainsi dénommée en l'honneur de *Fuchs*, botaniste bavarois du XVI^e^ siècle ».

— C'est celui qui nous intéresse. C'est lui qui est devenu *fluchsia*. Y en a-t-il un autre ?

— Il y a encore *fuchsine* qui date de 1859. C'est d'un certain *Renard* de Lyon, en allemand *Fuchs*, que la *fuchsine* a été dénommée. Il n'y en a pas d'autre.

— Fort bien ! Ce dernier n'est pas devenu *fluchsine*, soit qu'il n'en ait pas eu le temps — il est de 1859 — soit pour une autre raison.

Il ne nous reste donc qu'à examiner comment le premier des deux mots commençant par *fuchs*, c'est-à-dire *fuchsia*, est devenu *fluchsia*.

Consultez dans votre dictionnaire — le dictionnaire français toujours — quels sont les mots qui commencent par *fluchs* (phon. *fluks*).

— Il y a *flux*.

— *Fluchsia* ne peut pas venir de *flux* ou en être influencé ; car l'x ne se prononce pas, ou ne se prononce en liaison que comme *z*.

— Il y a encore *fluxion* et *fluxionnaire*, et c'est tout.

— Tant mieux que ce soit tout ! Le contaminant de *fluchsia* n'en sera que plus certain. Nous le tenons : c'est à *fluxion* que remonte indubitablement *fluchsia*.

— Mais quel rapport y a-t-il entre *fuchsia* et *fluxion* ?

— Il n'y en a pas ; mais il n'y a pas besoin qu'il y en ait un : « c'est une contamination qui peut se produire alors même qu'il n'y a aucun rapport de sens entre les deux mots rapprochés » (C. p. 5).

— Alors, si aucun rapport de sens n'est nécessaire pour

faire naître une contamination, comment sait-on que la contamination émane d'un mot et non pas d'un autre ?

= On ne le sait, comme dans le cas présent, que lorsque le mot d'où émane la contamination est le seul de son genre. Dans le cas présent, on le sait parce que le seul mot qui ait *flux*.. est *fluxion*, et que, par conséquent, c'est *fluxion* seul qui influence *fuchsia* — sans influencer *fuchsine*.

— Si, au lieu d'un, il y avait deux mots, ou trois, ou quatre mots en *flux*.., dont l'un signifierait — et signifie réellement « fluxion » — et les autres « bateau », ou « rasoir », ou « flûte »...

= Dans ce cas, puisque « la contamination se produit alors même qu'il n'y a aucun rapport de sens entre les deux mots rapprochés », *fuchsia* serait devenu *fluchsia*, soit sous l'influence de *fluxion* « fluxion », soit sous l'influence de *flux*.. « bateau », ou de *flux*.. « rasoir », ou de *flux*.. « flûte ». Et l'une des interprétations serait aussi plausible que l'autre « puisque la contamination se produit alors même qu'il n'y a aucun rapport de sens entre les deux mots rapprochés ». *Fluxion* n'a pas plus de rapport avec *fuchsia* que n'en ont avec ce dernier « bateau », « rasoir », ou « flûte ».

— Et qu'est-ce qui nous guidera dans le choix du véritable contaminant ?

= Rien ! Seule étant opérante la « sympathie » phonétique, les quatre *flux*.. auraient des droits égaux à la contamination de *fuchsia*. Il faudrait choisir au petit bonheur, ou encore mieux vaudrait admettre l'action contaminante des quatre, quitte à n'en détailler qu'une et à dire des autres « qu'elles nécessiteraient une autre étude » (Cf. D. p. 89).

— Et vous appelez cette contamination qui pourrait

indifféremment émaner de quatre mots divers une contamination lexicale.. ?

— Spécifiable et rendue certaine par l'unicité en français des syllabes *fuks* et *fluks*. Si jamais vous entendez dire *fuxion* pour *fluxion*, sachez que cette forme n'a pu être contaminée que par *fuchsia*. Sachez aussi que *frichsia* ne peut avoir été contaminé que par *friction*, qui est le seul mot français commençant par *friks*. Si vous entendez dire *fruchsia*, tenez-vous-en à une contamination venue de *fruction* ; car il n'y a pas de mot en français qui commence par *fruks*.

— Ne serait-il pas utile de compléter notre information auprès de la personne qui a dit *fluchsia* ? Nous lui demanderions si elle a des *pilox* dans son jardin, si elle connait la *fuchsine*, si elle a des bobos qu'elle appelle *fluxions*, si elle est coutumière de *génufluxions* ou de *génufrictions*, si son père est mort de la *foésie* « (pleurésie ») ou de *ellecipèle* (« érysipèle »), et peut-être serions-nous alors renseignés sur la recevabilité de la syllabe *fuch* dans son cerveau [1].

II. Comment on trouve l'étymologie populaire destructrice d'un mot et sans rapport sémantique avec celui-ci.

Autrefois, les étymologistes tenaient compte dans leurs recherches de la valeur sémantique des mots. Aujourd'hui, il n'en est plus question. « Cela était autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons main-

1. *Enfoiziome* ? Non ! ce tchit epie ; me scit *Enfuziasmo*. *Fanilliom* « familier ». Contaminé par *millionnaire* ou par *stationnaire* ?

tenant « l'étymologie » d'une méthode toute nouvelle » (Molière).

Plus n'est besoin qu'il y ait rapport de sens entre deux mots : un rapport formel suffit. Une ressemblance de forme suffit pour reconnaître le mot contaminant, une ressemblance de forme suffit pour reconnaître la ou les étymologies d'un mot.

Quant à l'opération qui révèle l'étymologie, elle est la même que celle qui révèle le contaminant. Vous allez voir qu'elle est à la portée des enfants.

(*Essais de géographie linguistique*, p. 89.)

« Les formes du Mont-Dore et du Limousin et le *farmi* de 815 sont d'accord avec les *fermi*, *fremi* de la Nièvre et de l'Ain, pour prouver que dans le centre de la France, du Velay au Nivernais et du Limousin à la Bresse, *formi(c)* a été altéré en *fermi*, *fremi* par l'étymologie populaire (d'après *frémir*) [1]. C'est cette homonymie qui a tué le mot dans le Massif Central et qui a fait le succès du substitut germanique. »

1. « Je ne serais pas étonné qu'il se soit produit aussi une influence de la racine *ferm* : la question nécessiterait une autre étude. Le mot a subi l'attraction homonymique de *fournir* dans l'Aveyron (*furnize*), le Gard, les Bouches-du-Rhône, etc. (*furnigo*). »

Le peuple a reconnu dans « fourmi » un *frémir*. *Frémir* n'a aucun rapport sémantique avec « fourmi », pas plus que *fluxion* avec « fuchsia ». Un rapport sémantique n'a pas besoin d'exister entre deux mots pour qu'il y ait étymologie populaire, pas plus que pour qu'il y ait contami-

nation. *Frémir* est un mot fort peu populaire : nous allons voir tout à l'heure quelle est la forme qu'il a revêtue à Vinzelles, où il est censé avoir détruit le mot « fourmi » avec lequel il est entré en collision, dit-on. Aussi n'a-t-on pas cherché à établir n'importe quelle connexion sémantique entre « fourmi » et « frémir » : il suffit que les deux mots se ressemblent formellement. Ils se ressemblent en effet : la syllabe *frem* leur est commune.

— Consultez votre dictionnaire, et dites-moi combien de mots il y a qui, comme *fremi*, commencent par *frem*.

— Il n'y a que *frémir* et ses dérivés.

— Par conséquent, c'est *frémir* que le peuple a vu dans sa forme *frémi* « fourmi » et ce ne peut être que lui [1].

— Fort bien. Si le peuple a vu « frémir » dans *frémi*, c'est que cela faisait son affaire, si cela ne fait pas la nôtre. Il n'y a pas lieu de discuter des goûts et des couleurs.

— Je suis bien de votre avis, et le peuple aussi ; car, après avoir fait l'étymologie populaire *frémir*, les uns la trouvent mauvaise (patois repentants), et ont alors recours, pour détruire cette homonymie qu'ils jugent détestable à un mot germanique (*) (« c'est cette homonymie... »), à *maze*, *mazède*, lequel leur offre la garantie qu'ils ne se tromperont plus, ce mot ne se prêtant, paraît-il, à aucune interprétation étymologique capable de produire une nouvelle équivoque ; quant aux autres (patois impénitents), ils persistent à supporter ou à voir dans *fremi* quelque chose de « frémissant », ou rien du tout, et gardent *fremi* — ne serait-ce que pour pouvoir témoigner que c'est son homonymie avec *frémir* qui l'a tué ailleurs.

1. Si *fluhria* devait un jour être complété dans un patois par un autre mot, il est évident que les futurs disciples de M. D auront l'ingéniosité d'attribuer sa disparition à sa collision avec *fluxion*.

— Mais, il n'y a pas que *fremi*, il y a aussi *fermi*.

— Consultez votre dictionnaire français, et dites-moi combien de mots il y a qui, comme *fermi*, commencent par *ferm*.

— Il n'y a que *ferme* et des dérivés du radical *ferm*. Pas autre chose.

= Par conséquent, c'est ce *ferm* que le peuple a *pu* voir dans *fermi*. Mais, comme il a déjà vu « frémir » dans *frémi* « la question nécessiterait une autre étude ».

Quoi qu'il en soit des résultats que l'on obtiendrait d'une autre étude, ici encore, le peuple s'est divisé en deux camps : les uns ont sanctionné l'étymologie populaire qu'ils avaient faite, les autres, qui l'avaient également faite, l'ont rejetée et se sont réfugiés à l'abri du mot germanique, qui leur ôtait toute envie de refaire de l'étymologie — remettant aux précédents le soin de témoigner que c'est l'homonymie avec le radical *ferm* qui a tué leur *fermi*.

— Alors, si c'est l'unicité lexicale de *fluxion* qui a donné à M. Clédat la certitude d'un rapport de *fuchsia* avec *fluxion*, c'est la dualité d'un radical *ferm*, *frem* (*frémir*, *fermer*) qui a donné à M. Dauzat la certitude d'un rapport de « fourmi » avec *frémir* et l'inspiration d'un rapport avec *ferm*. Ce qui, chez le premier, n'était qu'une raison à contamination, est, chez le second, une raison à étymologie populaire, contamination et étymologie ne reposant sur aucun rapport sémantique,

= tandis que *cordonnier* = « donneur de cors aux pieds » (C. p. 3) et *courage* = « rage du cœur » (C. p. 3) reposent sur un rapport sémantique.

C'est à la géographie linguistique que nous sommes redevables des deux découvertes étymologiques de *frémir* et de *ferm*.., et c'est la géographie linguistique qui nous

révèle l'époque géologique de l'aire *fremi, fermi* = « frémir, ferm(er) » que recouvre actuellement un mot germanique.

— La géologie linguistique est une science bien intéressante.

— Certainement ; mais, comme vous allez le voir, elle ne donne pas toujours les résultats qu'on en pourrait attendre.

Ainsi dans l'Aveyron, les Bouches-du-Rhône, etc. on a reconnu dans « fourmi » le verbe *fournir*.

— Dites-nous donc comment.

— Toujours de la même manière. Dans ces départements, la « fourmi » porte les noms-types *furnize, furnigo*.

Form-, y devenant *forn-*, consultez votre dictionnaire, et dites-moi quels sont les mots français qui commencent par *fourn*.

— Il y a *fournaise, fourneau, fournée, fournier, fournil*.

— Ce n'est pas ça qui peut être l'étymologie de *furnize, furnigo*, bien que *fournaise, fournil, fourneau* puissent faire songer à une fourmilière dans laquelle on fourrerait ses mains. Rappelez-vous qu'il n'y a pas besoin de rapport sémantique pour produire l'étymologie populaire ; et, d'ailleurs, le chef de file de ces mots est *four*, et dans *four* il n'y a pas l'*n* qu'il nous faut pour expliquer *furnize, furnigo*.

— Alors, il n'y a plus que *fournir* et ses dérivés.

— Par conséquent, c'est *fournir* qui a fait de formica *furnize, furnigo*.

— Parce que la fourmi nous fournit l'acide formique ?

— Ne plaisantez pas ! Vous savez bien qu'il n'est pas besoin d'un rapport sémantique pour qu'il y ait étymologie populaire. C'est là l'essence même de l'étymologie populaire. Au lieu de plaisanter, constatez plutôt avec moi

que l'étymologie *fournir* a satisfait tous ceux qui l'ont trouvée, et qu'il n'est venu à l'idée de personne d'entre eux d'adopter un substitut germanique, de sorte que *fournir* n'a pas d'autre assise géologique lexicale que le latin **formica**, à la différence de *fermi* et *fremi* que *frémir* et *ferm.*. ont obligés à décamper de partout, sauf là où ils les ont laissés comme témoins du bouleversement.

Vous voyez que la géologie ne donne pas toujours les résultats qu'on en pouvait attendre.

— C'est vraiment dommage !

= Ah, attendez ! J'ai peut-être de quoi vous satisfaire, à la condition que vous vous contentiez d'une contamination et non d'une étymologie populaire.

« Fourmi » a une aire BELETTE (D. p. 79). « Elle doit être ancienne »...

« Faut-il admettre que, dans cette contrée, **formica** ait subi la contamination de **formosa**. ce qui expliquerait le remplacement par un dérivé de **bellus** où, dans la langue. **bellus** se substitua à **formosus** ? On pourrait voir un résidu de ce **formosa** > ***formisa** dans le nom de la fourmilière, précisément sur les limites de l'aire *beleta* : *frumizeyra* au point 814, *furmiseri* au point 808. Aucune de ces formes ne peut s'expliquer ni traditionnellement par **formicaria**, ni par l'influence du français *fourmilière*. »

Voilà une découverte admirable : **formosa** inspirant « fourmi » a transmis l'idée de « belle bête » à *belette* « fourmi » qui la garde pieusement jusqu'à nos jours et dont le souvenir est encore pieusement gardé par les dérivés de **formisa* (< « **formosa** »).

Pourquoi faut-il que M. Dauzat vienne atténuer l'admiration que nous inspire son « esprit de finesse » en nous disant à la page précédant celle qui nous révèle sa découverte « si *belette* est une métaphore qui ne s'imposait pas,

c'est assurément celle-là : tandis que l'animal que nous appelons en français *belette* est réellement un animal gracieux..., nous ne trouvons rien de tel pour la fourmi, qui est au contraire regardée par le paysan comme une « sale bête » [1] ?

Le paysan qui a vu dans **formica** un « **formosa** » et en a fait une *belette* n'a pas réagi en vertu de sa conception qui en a fait une « sale bête » depuis l'époque fort lointaine où elle était considérée comme une « **formosa** » jusqu'à nos jours. « Sale bête » elle est, *belette* elle est restée, alors que *frémir* et *ferm..* tuaient « fourmi », et bien que, nous dit-on, *belette* « conserve encore le souvenir de son origine sémantique », puisque « se trouvant disponible par la substitution d'un mot germanique », il s'est mis au service de « lézard gris », mais non pas de « belette blanche », ni d'« aïeule » qui sont des *belettes*, mais d'un autre régime.

Et le paysan qui dit **formisa* < **formosa**, que fait-il donc, lui ? Fi, le paresseux !

— Pendant que vous discouriez sur *belette* nous avons consulté le dictionnaire pour voir les étymologies populaires qui pourraient avoir provoqué le départ de **formisa* < **formosa**. Pour *from..* (*frumizeyra*), le dictionnaire nous donne *fromage*, *froment*...

= Assez ! N'en jetez plus ! « La question nécessiterait une autre étude. »

Si nombreuses que soient les étymologies populaires qui ont transformé ou métamorphosé le **formica** latin dans l'aire étudiée par M. Dauzat (**formosa**, *frémir*, *ferm..*, *fournir*), je ne suis pas sûr qu'il les ait trouvées toutes.

1. A propos : est-ce de *mazet* « fourmi » que nous vient le français *mazette* « sale bête » ?!

Il me paraît notamment qu'il aurait dû en trouver une autre à Vinzelles, endroit qui lui a fourni la matière de son Glossaire étymologique du patois de Vinzelles.

Vinzelles a le substitut germanique de « fourmi » qui repose sur une confusion de « fourmi » avec « frémir », et implique l'étymologie populaire *fremi* < *frémir*, équivoque intolérable, demandant, pour être levée, un substitut, en l'espèce un substitut germanique.

Vinzelles a donc eu l'étymologie *frémir*.

Or : *frémir* y est représenté par :

« *fârnyi*, frémir (frémir < ***fremire** et infl. de **frēnu** ?) »

(On voit par **frenu** que l'étymologie populaire ne date pas de la venue de la géographie linguistique. Bouillet nous dit d'ailleurs qu'on trouve des étymologies déjà dans la Genèse : je ne sais si elles y sont *avec* ou *sans* rapport sémantique.)

Donc, **frenu** aurait influencé ***fremire**, lequel, avant d'être influencé par **frenu** — car il nous faut *m* au lieu de *n* dans « frémir » pour qu'il y ait collision avec « four*m*i » — aurait influencé *fremi*, influence qui aurait obligé *fremi* à se faire suppléer par un substitut germanique. C'est bien ancien, cela !

A moins que : *fermi* ait été influencé à Vinzelles par le radical *ferm..*, qui implique l'étymologie populaire *fermi* < *ferm*(..). Or : ce radical *ferm* ne figure dans le Glossaire de Vinzelles que sous la forme *farm* (v. *farma* « affermer »), ce qui postule une forme *farmi* « fourmi » à Vinzelles ... et, conséquemment, une étymologie — destructrice de **formica** latin qui a disparu de Vinzelles — autre que *frémir* et *ferm..* Etymologie à rechercher dans le dictionnaire français, comme nous avons recherché — et trouvé — les étymologies *frémir*, *ferm*(er), *fourmir*.

— Au fait, pourquoi M. Dauzat prive-t-il *farmi* d'une étymologie destructrice de **formica**, alors qu'il en a dote *fremi*, *fermi* et *furnigo* ?

Serait-ce que *farmi* s'explique phonetiquement d'une façon plus aisée (*e* devant *r* > *a* — *fermi* > *farmi*, *fermer* > *farmer*) que la métathèse de l'*r* (*fermi* > *fremi*, *fermer* > *fremer*) ?

— Le cas est a étudier : ce serait de la phonétique étudiée géographiquement et non plus de la lexicographie géographique. Dites-moi donc quels sont les mots français qui commencent par *farm* ?

— Il n'y en a pas. Est-ce là la raison pourquoi *faemi*, disparu partiellement comme *fermi* et *fremi* et remplacé, comme eux, par un mot germanique, a subi l'action destructrice d'un autre agent ?

— ? — Mais vous oubliez qu'en français le son *f* est rendu parfois par *ph*.

— Il y a *pharmacie*, *pharmacien*, *pharmacopée*, *pharmacopole*.

— Que dites-vous de *pharmacie* comme étymologie destructrice de *farmi* ? Il me semble qu'elle a dû être plus efficace que celle de *fournir* pour *furnigo*, qui n'a pas scandalisé le peuple, et tout aussi efficace que celles de *frémir* et de *ferm..* pour *fremi* et *fermi*, qui ont divisé le peuple en deux clans étymologiques, comme le fait *farmi*, qui est victime de sa collision (Vinzelles), en même temps que témoin de la nécessité d'une substitution (*farmi* de 815).

— M. Dauzat, s'il a consulté les mots commençant par *pharm*, a reculé devant *pharmacie*, bien que, à la vérité, la fourmi pharmacienne ne soit pas plus étrange que la fourmi fournisseuse.

— Impossible ! Ce recul me parait indigne de sa méthode.

III. Comment on réfute les étymologies qui impliquent un rapport sémantique.

Il semblerait que M. Dauzat, comme rénovateur ou créateur de l'étymologie sans rapport sémantique, eût dû accueillir avec faveur les étymologies des autres auteurs qui reposent sur une absence de rapport sémantique, il semblerait — pour ne parler que de moi — qu'il eût dû enregistrer avec plaisir mon étymologie *friser* < *frire*, puisque, selon lui, ces deux mots n'ont aucun rapport sémantique entre eux. *Friser* < *frire* aurait dû faire bonne figure à côté de *fournir*, *ferm..*, *frémir* < « fourmi ».

Dans son livre *la Géographie linguistique* — livre où il y a de tout, sauf ce que l'on est en droit d'y attendre, et c'est à ce titre qu'une longue discussion sur *friser* < *frire* y trouve place, alors que ces mots ne relèvent en aucune façon de la géographie linguistique — par une métamorphose de principes que je ne puis m'expliquer que par le fait que le français exige à ses yeux certaines convenances, négligeables quand il s'agit de jargons, d'argots ou de patois — il rejette mon étymologie du cadre où, grâce à la qualité qu'il lui reconnaît, l'absence de rapport sémantique, elle devait lui paraître s'adapter aussi parfaitement que *fournir*, *ferm(er)*, *frémir* (non pas *pharmacie* et *fromage* que mes auditeurs et moi, nous y voulions associer).

M. Dauzat réclame pour *friser* < *frire* un brevet d'authenticité basé... sur un rapport sémantique.

Friser. — Je suis né des formes faibles de *frire*.

Géogr. ling. — « On n'a aucun exemple, en français, d'un verbe de la première conjugaison créé par greffe sur

le pluriel de l'indicatif présent et l'imparfait d'un verbe de la conjugaison morte en *re* » (A.D. p. 107).

FRISER — Il y a pourtant *raire* qui a donné *raser* (la barbe), et qui sert, comme moi, dans la boutique du barbier, où l'on *rase* la barbe et où l'on *frise* les cheveux.

Raser et moi, nous nous partageons la besogne *fraternellement*, même celle qui se présente en dehors de la boutique du barbier. Une pierre *rase* l'oreille du passant, comme moi je la *frise* — lui sans rasoir et moi sans fer. Il me frise souvent, et moi je le rase souvent, et, somme toute cependant, nous vivons en bons confrères.

GÉOGR. LING. — « Tant que l'on n'aura pas établi qu'on peut dire brûler, griller, ou frire les cheveux pour les friser (et je doute qu'on y parvienne !) on n'aura pas jeté le pont » (A.D. p. 107).

FRISER. — Pas besoin de pont : dans ma propriété, il n'y a pas le moindre cours d'eau : on y frise les cheveux, mais on y frise aussi l'oreille, la bêtise même [1].

Lorsque je suis en communication avec l'étranger, il n'y a pas de pont à jeter. Il est tout jeté : il relie Strasbourg à Kehl. En deçà, on dit *friser*, au delà on dit *die Haare brennen*, en deçà on dit *fer à friser*, au delà c'est *Brennisen* ou *Brennscheere*, mots qui signifient — pour ceux qui ne savent pas l'allemand — « brûler les cheveux », « fer à brûler », « ciseaux à brûler » [2].

1. Il peut arriver à tout le monde d'avoir des distractions semblables à celles de M. Dauzat. Elle est, à mes yeux, d'autant plus excusable qu'il m'est arrivé plus d'une fois de chercher mes lunettes dans tous les coins, alors que je les avais sur le nez.

2. Le *friseur* allemand est un « coiffeur » (Wie soll ich Sie frisieren ?

GÉOGR. LING. — « Une fois de plus l'histoire du mot ne pourra s'éclairer que par l'histoire de la chose » (A.D. p. 107). « L'histoire est mon garde-fou » (A.D. p. 43) [1].

(Elle passe en revue les coiffures des grandes dames du XVIe siècle, dont les portraits figurent dans nos musées.)

FRISER. — Il y a des moutons qui étaient « frisés » même avant elles et que je n'ai pas *frisés*. S'il y avait de ces dames qui, par leur antiquité, s'opposent à ma reconnaissance, ne pourraient-elles pas avoir été frisées avant ma naissance ? Mon compagnon, le *fer à friser*, a encore, à l'heure actuelle, un compétiteur qui s'appelle *Bigoudi*, ce

Was für eine Frisur wünschen Sie ?) Quand il « frise », il *brennt* les cheveux.

L'allemand a emprunté du français *friser* la seule portion sémantique dont il eût besoin (cf. *rasieren*). C'est ce que font toutes les langues amenées à faire des emprunts à une langue étrangère. C'est ce qu'a fait le français à la langue latine littéraire (mots « empruntés du latin » — terme par lequel on entend avoir liquidé étymologiquement un mot ! !)

Prétendre que *préparer* a été, de pied en cap, emprunté au latin, alors que des « préparer » existaient déjà dans la langue, et que ces « préparer » préexistants à *préparer* réapparaissent après l'adoption de *préparer*, sous forme de « préparer » diminué de *préparer* (C. p. 20) : c'est une supposition qui dépasse mon entendement, habitué cependant au « paradoxe » (A.D. passim).

Le lettré conscient propose, le peuple dispose.

Plusieurs « préparer » > des « préparer » diminués, par des agents destructeurs, du futur « praeparare », de nature thérapeutique > **praeparare** + ce qui reste des « préparer » non atteints par les agents destructeurs > *préparer* + ce pour quoi **praeparare** n'était pas emprunté et dont on n'avait pas besoin (étape actuelle). Je parlerai de cela plus tard.

1. Prenons garde, M. Dauzat ! Déjà, pour avoir parlé de l'abeille, on m'a reproché de ne pas être apiculteur. Vous avez fait vos preuves en apiculture, et ce reproche ne peut vous concerner (*mouchette* « abeille » diminutif par rapport à *mouche* à viande — *Les étymologies des étymologistes et celles du peuple*). Mais ne va-t-on pas nous reprocher à tous deux de n'être pas coiffeurs ?

qui n'est peut-être qu'une nouvelle firme d'une maison plus ancienne. Il y a aussi *Papillote*.

Géogr. ling. — Je ne puis croire que vous ayez fait partie de la famille de *frire*, sous prétexte que cette famille a perdu certains de ses membres, qui n'ont pas été retrouvés : c'est une tentative de chantage de votre part. « Malgré l'ingéniosité des arguments que vous développez, nous ne croyons pas à l'exactitude de cette thèse un peu trop paradoxale » (A. D. p. 106). « Il y a entre vous et *frire* un abîme de sens » (A. D. p. 107). Votre insistance frise de bien près l'inconvenance et je brûle d'envie de vous brûler la politesse.

Puiser. — Cependant je suis porteur d'un brevet d'authenticité d'au delà du pont de Kehl (Literaturblatt f. germ. und rom. Phil., 1920, p. 391). Là-bas, pendant la guerre, ils ont voulu me faire passer, moi et ma famille, pour Allemands de bonne souche. On a reconnu finalement ma nationalité française, surtout grâce au témoignage de mon excellent ami *vase*, qu'ils ont fait intervenir, alors que je ne songeais pas même à invoquer son témoignage. On a reconnu ma nationalité française, on m'a reconnu comme descendant de *frire* et l'on a « beseitigt » — en français « débouté » — les imposteurs allemands qui voulaient usurper mes fonctions.

Comme pis-aller, ne pourrais-je pas être reçu au même titre que **formosa**, *fournir*, *fermer* et *frémir* ?

Géogr. ling. — Impossible ! Ceux que vous invoquez n'ont de rapport sémantique avec personne et ne toléreraient pas votre présence au milieu d'eux ; car, j'y songe, ne seriez-vous pas un *fraise* déguisé « une forme régio-

nale de *fraiser* [1], le fer à fraiser étant analogue, sinon identique, à celui qui frisait les cheveux » (A.D. p. 107). Chez nous, nous fraisons des manchettes, nous fraisons du papier, nous fraisons la pâte. Hein ! voilà qui vous défrise !

Friser. — Ce que vous dites fraise l'inconscience. « Tant que l'on n'aura pas établi qu'on peut dire « brûler des manchettes, brûler du papier, brûler la pâte pour les fraiser (et je doute qu'on y parvienne !) on n'aura pas jeté le pont » (Manuel des ponts et chaussées).

Il est évident que, si le parisien *fraiser* n'avait pas fait grève, le provincial ***friser* — un astérisque, parce que le mot n'existe que pour les besoins de la géographie lin-

1. Nous voyons ici M. Dauzat attirer la *fraise* dans le domaine où il a joué le sort de la « fourmi ».

Il n'y a pas le moindre doute à avoir sur la légitimité du rapport de « fraiser » avec « friser ». Ce rapport existe en Allemagne. Seulement... il y est, comme de juste, l'inverse de celui qu'établit M. D. pour la France. La *Krause* est une « fraise » en même temps qu'une « frisure ». Bien que *linguistiquement* il n'y ait aucune difficulté à faire remonter en Allemagne le port de la « fraise » à une époque préhistorique, sinon lacustre, du moins antérieure de quelques millénaires à l'emprunt que nous y fîmes de ce radical pour désigner la *groseille*, je doute que M. D. incline à y constater « fraiser » > « friser », plutôt que « friser » > « fraiser ». L'histoire de la langue qui dispose quelquefois de l'histoire des choses n'a pas voulu qu'en France « friser » devint « fraiser ». Est-ce un malheur ? Nous pourrions fort bien appeler *crêpe* la « fraise », comme les Allemands l'appellent *Krause*, et dire *crêper les cheveux* (ou le chignon) pour les *friser* (*kräuseln*) ; mais nous ne le faisons pas, et peut-être n'avons-nous pas tort : nous avons profité d'une aubaine qui n'a pas échu à *manchon* (de bec de gaz) p. ex. — qui est un « bas » en all. — pour se distinguer de *manchon* (de femme). Dans la Suisse allemande les *Krüseli* sont aussi bien des « frisettes » que des « groseilles ».

guistique, un second pour marquer l'étonnement que me cause l'habitat de la « fraise » — que le provincial *friser*, dis-je, ne se serait pas présenté, ou n'aurait pas été agréé à Paris, pour travailler à la place de *fraiser*. Voyez comme les grèves désorganisent le corps lexical : *fraiser* faisant son devoir à Paris, comme ***friser* l'a fait à sa place, *friser* continuait à fournir les « fraises » en province et y restait ; il ne venait pas à Paris, n'y rencontrait pas *frire*, nous n'aurions pas à déplorer « la désorganisation de sa conjugaison et une défectivité à laquelle il n'a pu porter remède » (A. D. p. 108), et nous ne verrions pas ce campagnard se parer des qualités et fonctions de *frire*, victime innocente de la paresse et de l'insubordination de *friser*.

Je me demande vraiment pourquoi, après son chômage volontaire, la ville de Paris lui confie encore ses anciennes fonctions dans la charcuterie, la pâtisserie, les ateliers de machines, etc.

Si ma thèse est « un peu trop paradoxale » (A. D. p. 106), et si, par le plus grand des hasards, M. Dauzat n'avait pas, quoi qu'il en dise, « achevé sa certitude » (A. D. p. 107) d'un *fraiser* qui soit un « brûler », je me demande quel peut bien avoir été au XVI^e^ siècle, en France, l'être lexical tenant de « brûler » et de « crêper » — autre que « frire » ? Par quoi cet être mystérieux du XVI^e^ siècle va-t-il nous faire remplacer « rere » dans notre verbe actuel *raser* (..la barbe — ..une ville) qui est, sauf erreur, l'aîné de notre *friser* ?

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

PC
2700
D38G5

Gilliéron, Jules Louis
Ménagiana du XXe siecle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY